

FAUT-IL ÉTEINDRE LES NÉONS

ANNE-REBECCA WILLING

# FAUT-IL ÉTEINDRE LES NÉONS

*roman*

Dessin de couverture : Valérie Livory

© ÉDITIONS DYNASTES, PARIS, 2022.



  
ÉDITIONS DYNASTES

La fleur de nénuphar, au cœur du marécage,  
ne s'étonne pas d'éclorre.

C'est encore un bar qui ferme.

Sans lui ne serais-je sans doute qu'une créature de passage ; je ne serais qu'un météore dans la nuit, très loin d'ici.

Ce comptoir aux néons forme un parfait repère pour les monstres discrets.

Qu'il vive encore un peu, dans le domaine infini des redites. Qu'il vive encore une fois parmi ces souvenirs vains, ceux où l'on ne peut que revivre sa vie sans jamais y revenir, où l'on ne peut que se dissoudre totalement.

Me voici, voix des néons.

Nous voici, dernier chant de ce bar vide que, bientôt, nous ne saurons plus reconnaître.

La rue se tait, les lampadaires s'éteignent.

À travers la grille qui clôt vitres et porte se devine l'incertitude des heures où l'on devrait dormir, loin de cette conscience de la nette coupure entre vie déjà vécue et celle qu'il reste à vivre.

Je peux me demander : quelle heure peut-il bien être ? Et chasser cette pensée aussitôt. À quoi bon. Ne restent en ce lieu que le silence et mon regard.

Ma vie : une vie qui se laisse percevoir dans l'obscurité. C'est donc qu'elle est lumineuse.

J'ai goûté à ce mystère et maintenant je ne veux plus dormir. Car bientôt viendra mon exil ; bientôt les multitudes, les dispersions, l'oubli.

Je peux dire de ma vie : une vie prise et diluée au cœur de la soif des autres ; des traces de sourires distordus, des échos qui s'accrochent à leur dernière syllabe.

Trois nuits avant la chute, puis trois heures, et l'aube qui viendra bientôt.

Le couperet est tombé comme il tombe toujours. Les prix de l'immobilier chutent, sans doute faudrait-il vendre. Cette flèche qui clignote est agaçante, elle ne vaut rien. Pas plus que le bar. On pourrait tout aussi bien le brûler, tant l'affaire ne vaut rien.

Faut-il éteindre les néons ? Et chasser cette pensée aussitôt.

Un néon doit s'éteindre pour chaque chimère à détruire.

Ils sont venus sous mes néons comme on viendrait au chevet d'un mourant.

Que c'est triste, un bar qui ferme. C'est ce qu'ils doivent penser. C'est ce qu'ils se sont dit, du moins.

Malgré tout, cette dernière soirée ne fut pas vraiment triste. Tendue comme une flèche, plutôt ; comme la flèche du néon en forme de cœur transpercé qui orne le mur derrière le comptoir, au-dessus de la machine à expresso. Cette flèche refusait de s'allumer depuis longtemps, mais elle clignotait, parfois : c'était agaçant.

Ceux qui savent mais ne disent rien sont toujours agaçants.

Par ces échos commence le domaine infini des redites, cet espace fait de mots dont la seule issue est la dissolution et que nous ne reconnâtrons plus.

Ces échos parcourent le bar à la façon d'une myriade de fourmis invisibles. Leur fourmilière est ma conscience ; ce qu'elles parcourent est aussi ma conscience.

Je ne pouvais qu'accompagner la soif sans jamais la connaître.

Je suis les taches de mayonnaise mal essuyées sur le comptoir, la sueur de toutes les mains qui ont poissé les tables, ce bris de verre coincé entre deux morceaux de carrelage, que jamais personne n'a délogé parce que jamais personne n'a su qu'il se cachait là.

Ils m'ont aimé, je le sais.

Sans doute m'aimeront-ils encore jusqu'à l'aube.

Je parle comme Juanito.

Je m'étends jusque dans le souvenir des mains qui servirent ce soir à l'office des dernières pressions. Posées sur le comptoir, mes mains, dans les mains de Juanito.

Ils m'ont aimé. Ils m'ont aimé dès que j'ai franchi le seuil de L'Iris pour en devenir le barman. Je le sens lorsque je parle aux uns et aux autres de mon métier, que je deviens mon métier, que je peux dire de mes mains qu'elles appartiennent au maître du vertige. Quelle fierté, que tout cet amour que je brasse en seulement quelques mots, tous rattachés à ma personne.

Je fus premier frappé par la flèche, premier à apprendre la fermeture.

Trois jours. Par une voix atone j'entendis le couperet à venir. Le tranchant bien propre d'un dédain monotone. En trois jours d'autres bars ont déjà fermé. Tous fermeront sans doute jusqu'au dernier.



C'est un matin que le gérant vint dire, l'air de rien, qu'il avait vendu, qu'il allait fermer L'Iris dans trois jours, que c'était la fin.

Ce devait être la première fois que je me confrontai à si grande inimitié. Pire : à une vaste indifférence, et ce au cœur même de mon sanctuaire. Avec cette même voix, il aurait pu tout aussi bien m'annoncer qu'il avait croisé un chien sans queue dans la rue. Peut-être même y aurait-il mis plus de compassion. Alors j'entendis ma voix silencieuse s'élever contre moi : s'il était dû à la seule contingence, alors de quel amour me vantais-je ?

Il me fut permis d'être barman. J'aurais pu être n'importe quoi d'autre et vivre ma vie aux griffes du désir, comme ceux qui venaient jusqu'à mon comptoir.

Gardien de l'oubli, finalement, ce n'était pas grand-chose.

Trois de ses jours signifiaient trois de nos nuits.

Ce sec matérialisme des matins caniculaires condamnait le bar à son crépuscule. J'ai dû répandre la nouvelle apportée par le gérant. Moi triste prophète auquel les habitués apportèrent, un par un, les palmes du martyr. Je me croyais démiurge et je n'étais qu'idole, simple Bacchus de proximité.

Pour la plupart, la fermeture n'était qu'une fatalité parmi d'autres. Certains, plus rares, blémirent. Tous ornèrent ma tristesse de phrases compatissantes. À travers moi, c'était eux-mêmes qu'ils plaignaient, tout comme ils ne m'avaient jamais aimé pour moi-même. Ils n'ont aimé que la promesse du délire.

A C H E V É   D ' I M P R I M E R  
P A R        X É R O G R A P H I E        S U R  
D E S P A P I E R S K A K I E T I V O I R E ,  
D E   P L I E R    A U    C O U T E A U ,  
D E R E L I E R   A U   F I L   D E   L I N ,  
D ' A S S E M B L E R   À   L A   C O L L E   À   B O I S  
E T   D E   M A S S I C O T E R   S U R   L E S  
T A B L E S   D E S   É D I T I O N S   D Y N A S T E S  
4 3   R U E   D E   M E A U X   P A R I S   X I X  
A U   C O U R S   D U   P R I N T E M P S   2 0 2 2 .

ISBN :        978-2-9569421-8-4

PRIX PUBLIC : SEIZE EUROS

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2022

WWW.DYNASTES-EDITIONS.FR

